

AMÉRIQUES

Arnaud BALVAY, *La revolte des Natchez*, Paris, Le Felin, 2008, 244 p, 21 €

Le 28 novembre 1729 les Natchez, des Indiens, qui habitent entre la Nouvelle-Orleans et le pays des Illinois, massacrent 200 colons et militaires français qui s'étaient fixés autour du Fort Rosalie. Dans la capitale de la Louisiane comme à Paris, les craintes les plus vives s'expriment : s'agit-il d'une machination anglaise pour chasser les Français de la région, s'agit-il de la première phase d'une insurrection de tous les Indiens avec ce même but ? Chateaubriand a longtemps été le seul à perpétuer cette histoire dans son récit romanesque qui développe la thèse du complot, car cet épisode des relations franco-indiennes a été bien oublié. Arnaud Balvay, après avoir étudié les divers ouvrages français et américains parus sur le sujet et consulté les archives de France et de la Louisiane, a comblé cette lacune et reconstitué le contexte de cet événement considérable à l'époque. La peur que fait régner ce massacre donne la mesure de la faiblesse de cette colonie au début du XVIII^e siècle : en tout moins de 3000 Français, dont la moitié se trouve à la Nouvelle-Orleans et les autres dispersés en petits groupes, qu'une révolte générale des Indiens aurait pu balayer assez facilement. En fait, cette violence des Natchez a été due à des conditions locales, en raison de l'incompétence et de l'arrogance des commandants successifs du fort, qui méprisent les Indiens, les pillent sans vergogne et les punissent sévèrement à la moindre incartade,

souvent avec l'appui des missionnaires qui évangélisent volontiers par la contrainte. L'ouvrage montre la complexité des relations sociales chez les Natchez, avec leur chef, le Grand Soleil, associé aux petits soleils, avec leur fierté, qui admettent mal les vexations qu'ils doivent subir constamment, même si certains d'entre eux entretiennent de bonnes relations avec ceux des colons qui s'adaptaient à leurs mœurs. La rivalité entre le gouverneur de Louisiane, de Bienville pendant plusieurs années, et les commandants locaux conduit à des politiques indechiffrables, tantôt amicales envers les Indiens, tantôt impitoyables. La crainte constante de manœuvres anglaises alourdit encore l'atmosphère. Arnaud Balvay fournit un récit bien écrit et solidement charpenté, teste les différentes hypothèses avant de trancher, et place élégamment en exergue de chaque chapitre un paragraphe des *Natchez* de Chateaubriand. Quelques cartes et un index permettent de bien se situer. Après la révolte, les Natchez sont réprimés sans pitié, leurs chefs déportés à Saint-Domingue, et les rares survivants dispersés le long du Mississippi. Cette triste histoire montre bien que la supposée bonne entente entre les Français et les Indiens n'a la plupart du temps été qu'une légende.

Jacques PORTES

Ernesto CARDENAL, *La Revolution perdue*, Editions L'Harmattan, Paris, 2008, 475 pages, 28 photos noir et blanc, une carte, chronologie, 42 euros

Pour ce troisième volume de ses mémoires, Ernesto Cardenal, poète du Nicaragua, prêtre chrétien et révolutionnaire, comme il se définit lui-même, nous offre à la fois le récit de sa vie et celui de son rôle dans le soulèvement sandiniste, de la préparation au succès de la Révolution avec le renversement de la dictature de Somoza en 1979 et jusqu'à la perte du pouvoir aux élections de 1990. Autant dire que cet ouvrage est particulièrement intéressant sur le plan politique et sur le plan historique car son contenu ne se limite pas à son propre cas, mais offre une synthèse sur tous les intervenants, qu'il s'agisse des leaders de la révolution, du peuple, des indiens, avec une place essentielle faite à la jeunesse du Nicaragua. De plus, on a des précisions au niveau international, tout à la fois sur les chefs d'état qui les ont soutenus et sur ceux qui ont été leurs opposants, en particulier Reagan et le pape Jean-Paul II.

La moitié du livre est consacrée à la période ayant précédé 1979, avec des précisions sur la répression féroce de Somoza et de sa garde contre les opposants, contre la moindre révolte populaire. Tortures, exécutions ont fait de nombreuses victimes, des « martyrs » comme dit Cardenal dans un pays ravagé par la pauvreté, l'analphabétisme mais profondément chrétien. Il insiste beaucoup sur le fait que les sandinistes étaient des révolutionnaires mais en majorité des chrétiens ce qui faisait l'originalité de ce mouvement, incompris du Vatican, du clergé conservateur, alors même que de nombreux prêtres ont rejoint ce combat des pauvres. Cardenal, de par son statut d'écrivain reconnu au niveau international, va beaucoup voyager pour chercher de l'aide à l'étranger ce qui nous vaut des récits extraordinaires de ses rencontres avec Fidel Castro, avec des responsables d'Amérique centrale, du Mexique, avec Khomeiny en Iran (le shah vient d'être renversé), en Europe, aux États-Unis, avec Arafat, avec les libyens. Le milieu de l'ouvrage est consacré aux combats au Nicaragua où il met en relief à la fois le courage et les idées des sandi-

nistes luttant jusqu'à la mort quelque soit leur âge et leur sexe.

Leur victoire fait de lui un ministre de la Culture et il participe donc au gouvernement. Il sait rendre le climat euphorique dans le pays, après le succès de la Révolution, tout paraît possible. Un chapitre est consacré en particulier à la grande campagne d'alphabétisation conduite durant cinq mois par la jeunesse éduquée des villes qui va jusque dans les coins les plus reculés, dans la forêt, dans les montagnes alors même que les « contras », armés par les États-Unis, commencent à faire des victimes. Cardenal a repris ses déplacements internationaux, tout en favorisant les arts dans le pays. C'est pendant cette période que le pape est venu à Managua, s'il est accueilli avec des cantiques, le contenu de ses paroles fit réagir la foule qui entonna l'hymne sandiniste.

Dans le dernier tiers de l'ouvrage, il fait le bilan de l'œuvre culturelle de son ministère mais en précisant que tout cela était sur fond de guerre et qu'après la perte du pouvoir beaucoup de choses ont été remises en question. Les cent dernières pages sont particulièrement consacrées aux obstacles rencontrés. Dans le domaine de la culture, la responsabilité du retour en arrière est attribuée à l'épouse de Daniel Ortega, dans le domaine de l'économie c'est le blocus soutenu par les États-Unis, dans le domaine militaire, c'est l'armement fourni aux contras par Reagan. Mais en même temps il se félicite que la perte de pouvoir des sandinistes se soit faite par des élections.

Depuis la rédaction de sa trilogie, il continue ses voyages dans le monde, ne perdant pas une occasion de critiquer certains anciens compagnons qui se sont laissés gagner par l'argent, le matérialisme, tandis qu'il conserve personnellement son idéal d'intégrité.

Mireille MIALOT